

PATRICK GOUJON

À L'ARRACHE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MOI NON, roman, 2003.

CARNET D'ABSENCES, roman, 2005.

HIER DERNIER, roman, 2008.

À L'ARRACHE

PATRICK GOUJON

À L'ARRACHE

roman

nrf

GALLIMARD

*L'auteur tient à remercier le Centre national du livre
pour son précieux soutien.*

*Aux visages lumineux
qu'on n'éclaire pas assez*

Ça a pas l'air si loin que ça, elle dit. Enfin ça a l'air loin mais pas si loin quand même.

J'essaie de pas trop prêter attention au dehors pendant que Fatou me parle.

J'essaie d'ignorer les moteurs des éventuelles voitures de police qui s'emballeraient, ou se rapprocheraient, et qui tôt ou tard finiront par quitter la route principale, mettre la main sur le véhicule abandonné et remonter nos traces. Je fais le maximum pour ne pas me laisser distraire en dedans, fermer la porte aux pensées stériles, comme quoi le temps est compté, que chaque phrase se dit au détriment d'une autre.

J'essaie surtout de ne pas être qu'à moitié là où je suis.

Je dis à Fatou *Tu sais, c'est plus loin que ça en a l'air. Ce qu'on voit, ça dépend d'abord d'où on se place. C'est pas facile à t'expliquer parce que t'es petite encore mais... Comment dire ? Bon, le centre commercial, par exemple, quand tu le vois de ta fenêtre, ça ressemble pas tout à fait à quand tu le vois d'en bas de chez toi...*

Je le vois pas d'en bas de chez moi, elle dit en fixant les montagnes du regard. Il est caché par la piscine et le secteur jeunes.

Bon bah oublie ça alors. Je pointe du doigt un pic escarpé qui

nous fait face, *Tiens, prends plutôt le gros rocher là-bas*, puis le même pic sur la carte postale, *c'est celui-là, tu le reconnais ?* Elle hoche la tête. *Tu sais quoi ? Je parie qu'il faut au moins une heure de marche pour grimper au sommet. En partant d'ici.* Je pointe un ruisseau, un demi-centimètre plus bas sur la carte. *C'est vers là qu'on va. Pourtant, sur la photo, ça a l'air à côté, non ?*

Mmmmh.

Faut pas se fier à ce qu'on voit, tu sais, je veux dire... et elle attend, très sérieusement, les mains jointes sur les genoux, prête à boire mes explications sans broncher. Du coup, ça me tord l'estomac de pas en avoir qui soient véritablement à la hauteur. J'ai les lumières sur le bout de la langue et bien sûr j'ai eu le temps d'y penser et, à propos des lumières, aux facettes indénombrables qu'elles peuvent revêtir, c'est justement les années passées à réfléchir dessus que je voudrais éclairer. Ça tournoie dans mon crâne comme un gyrophare grillé, et en fin de compte je goberais bien deux ou trois aspirines pour mettre K.-O. les maux de tête.

Alors quoi ? elle demande, avec sa petite moue enfantine.

Ben... la lumière par exemple.

De quoi ?

Tu trouves qu'il fait beau aujourd'hui ?

Ça va.

Par rapport à hier ?

Bof. Elle balaie du regard, c'est trop mignon à voir, elle s'applique comme quand on cherche une constellation paumée dans les ténèbres pâlichonnes, au-dessus des villes. *Y avait moins de nuages hier.*

Bah voilà, si on avait pris la photo hier, je dépose la carte postale sur ses jambes, ça aurait été le même paysage qu'aujourd'hui mais on aurait dit un autre.

À cause que les nuages cachent le soleil...

Oui. Enfin pas seulement.

En partie, en partie seulement, les nuages affectaient le relief des collines, à leur guise sculptaient les versants rocheux, glissaient dans le sillage du sentier, notre sentier — Fatou s'était penchée, une fois la voiture à l'arrêt, et à coup sûr elle l'avait noté, à travers le pare-brise : le glissement des plaques nuageuses au-dessus de nos têtes. Les nuages qui paraissaient nous filer le train et pourtant depuis le départ nous avoir déjà dépassés. Des rayons d'argent crevaient les nuages de bronze et se déplaçaient conjointement, calés sur la même allure, avant d'être interrompus à la source par d'autres nuages solitaires, voilés par eux. Les rayons affûtaient le flanc des montagnes comme un couteau de peintre, débroussaillaient l'obscurité. Là où c'était d'abord une pièce d'ombre noire et plate à moins de cinq arêtes, c'était ensuite la ligne accidentée des pierres érodées, les touffes jaune et vert de la végétation accrochée aux parois, des quelques hêtres têtus les branches tordues et nues, ou bien, et Fatou avait eu un sourire à cause de ça qu'elle avait vu au loin à travers le pare-brise, le bleu et le blanc brouillon de la cascade, l'écume où l'eau rencontrait la roche, venait s'écraser en bouillonnant. C'était ce paysage, unique un si bref instant, grâce ou à cause des nuages, plutôt qu'un autre parmi une multitude, à partir des mêmes pierres mousses calcaire bois liquide ; les nuages faisaient ça, mais aussi l'inclinaison du soleil, le soleil comme le reste, les saisons, les heures, les températures, quand la ligne d'horizon divaguait à cause de la chaleur, tout cela donc, l'endroit d'où observe celui qui regarde ainsi que mille autres facteurs, tels que, malheureusement épinglés en tête de liste, l'humeur et l'âge de celui qui contemple. Je regarde la petite bouille de

Fatou et je dis *Pas seulement les nuages. Mais on va se rapprocher.*

Elle joue avec la molette de la clim sur le tableau de bord. Je jette un coup d'œil de part et d'autre du sentier, la route principale, parallèle, à travers les buissons.

C'est bizarre, elle dit en regardant la carte postale. Même la photo, elle ressemble pas à la photo, par rapport à la première fois que je l'ai vue. On dirait pas la même.

Tu vois ! C'est pas seulement les nuages, je répète, tournant la clef de contact et m'efforçant de vidanger ma tête.

Six mois plus tôt, j'ai cette chance. De parvenir à penser à presque rien.

J'ai les mains dans l'évier de la cuisine, au boulot, je me contente de laver les tasses à café, l'une après l'autre.

Fred passe rapidement la tête par l'encadrement de la porte. *Fatou et sa mère viennent d'arriver. T'as imprimé les autorisations ?*

Il disparaît, puis, du bureau des éducateurs, il crie *C'est bon, je les ai. Je vais les photocopier. Tu me rejoins dans le bureau ?*

Je fais *Oui*, très bas, je ne sais pas s'il m'entend, je reprends la vaisselle. Je récure le marc séché au fond des tasses, très lentement, et voilà, je pense rien qu'à ça, ôter les traînées de noir récalcitrantes, reproduire mécaniquement le même geste avec l'éponge, fatiguer mes yeux sur le jet du robinet, que ça puisse durer des heures. Ça m'apaise. Le bruit des tasses sur la paillasse de l'évier, qui couvre le va-et-vient mécanique de la photocopieuse dans l'autre pièce, les murmures habituels de l'association, la conversation téléphonique d'Azeline, se dépatouillant comme d'habitude d'un dossier de complémentaire santé,

ou de régularisation, une de ces procédures administratives que je suis soulagé toujours de ne pas avoir à traiter. Rien d'autre, rien de plus compliqué à penser que les histoires d'enfants. Des devoirs après l'école. Des sorties. De temps en temps laver la vaisselle. Me laisser bercer par l'écoulement de l'eau tiède dans le siphon, et n'être tiré de ma torpeur que par la déglutition dégueulasse des canalisations engorgées.

Putain merde.

L'eau savonneuse monte dans l'évier, je ferme le robinet.

Haaaaaan.

Fatou est postée dans mon dos.

Tiens, qu'est-ce tu fais là toi ? je lui demande.

Elle me fixe sans ciller.

T'as dit un gros mot.

Nan.

Si. T'as dit « Putain ».

Ah... ça... C'est parce que l'évier est encore bouché.

T'as dit « Putain ».

Oui. D'accord. Et j'ai dit « Merde » aussi. Elle écarquille les yeux. *J'étais énervé, ça m'a échappé.*

Y a qui d'autre qui part au séjour ?

On a pas encore fait les groupes.

Fred a dit qu'y avait Caddie.

Le niveau de l'eau stagne dans l'évier. Des bulles remontent à la surface et crèvent, libèrent des relents de vieille bouffe en décomposition.

C'est vrai qu'y aura une piscine ?

Ça dépendra du prix. Et du budget qu'on a. Je plonge la main pour gratouiller à l'aveugle l'intérieur du tuyau à l'aide d'un couteau. *Mais oui, on a prévu d'en ache-*

ter une gonflable. Ça déglutit à nouveau et la flotte est aspirée.

Ça ressemble à quoi là-bas ? C'est la campagne ?

Sur le papier, autrement dit d'après la brochure, des balancoires à l'extérieur.

Une vaste pelouse où installer la piscine.

Un ruisseau qui se jette dans la rivière à quelque trois cents mètres, à mi-parcours alimente un réservoir couvert de nénuphars.

Un enclos où des chèvres se gavent de pommes vertes tombées des arbres.

C'est en pleine nature. Ça va te changer. Y a des animaux.

Quoi comme animaux ?

Des chèvres. Des lapins. Des...

Ils sont en liberté ?

Non... Mais, euh... y a des cascades à côté.

Ça a rien à voir.

Je sais mais bon.

J'en ai jamais vu des cascades. Sauf dans les pubs. Y a une fille, elle se lave dans une cascade avec du gel douche. T'en as déjà vu en vrai toi ?

Quand j'étais gamin. Je suis parti en vacances une fois dans un coin où y en avait des très très hautes, et une en particulier, plus haute que les autres.

Tu me feras montrer ?

On dit pas « Tu me feras montrer ».

Elle regarde ses chaussures en disant Ah, comme déçue, ou vexée, et ça me revient d'un coup.

J'ai peut-être une carte postale de la cascade qui traîne quelque part chez moi, que j'avais envoyée à mes parents,

à l'époque, et que j'ai récupérée. Je jetterai un œil si je la retrouve. Allez, le jet puissant du robinet décape le fond graisseux de l'évier, on va dans le bureau ? Ta mère nous attend.

Fatou me tend son carnet de santé qu'elle tenait caché derrière son dos depuis le début. *Fred a dit que faut que tu photocopies la page des vaccins.*

La cascade sur la carte postale avait changé. Au point que je m'étais demandé si c'était bien la bonne, quand je l'avais retrouvée enfouie au fond d'un carton, après avoir retourné tiroirs et placards durant deux heures. Je m'étais assis par terre dans le couloir de l'appartement, au milieu du bazar descendu des étagères, longtemps, histoire de me réhabituer à l'image, me la réapproprier.

Une fois certain que c'était celle-ci et pas une autre (c'était bien mon écriture d'enfant au dos de la carte, adressée à mes parents, trois phrases qui résumaient le beau temps, la bouffe de la colo, les moniteurs et les activités), je l'avais reposée parmi les autres reliques exhumées des cartons.

Les pochettes de photos. Un panaché d'images. L'Italie avec Claire. Les citrons gros comme des melons, étagés à flanc de coteau, et vendus sur des stands de fortune dressés le long de la route qui borde la mer. Une île gavée de touristes, des silhouettes massées le long des côtes, le nez collé aux vitrines des boutiques de luxe. Le bastingage rouillé d'une embarcation. Le mariage lointain d'une cousine éloignée, elle relève la mousseline de sa robe blanche

d'une main et, de l'autre, récupère son bouquet de fleurs mauves oublié sur la table du banquet. La signature sous l'œil des témoins à la mairie. La fête de quartier dans la cité. Les structures gonflables et la machine à barbe à papa. La promenade au phare. Claire sur la Cinquième Avenue...

Il y avait les photos, et les pochettes cartonnées des cours à l'université. Des cahiers noircis mais à peine. Des débuts d'histoires, des tentatives « littéraires » avortées, un personnage qui porte le nom d'un désert, Saël. Son nom barré. Saël, interrompu au bout de quelques chapitres seulement.

Dans des enveloppes kraft, les relevés de compte, les fiches de paie, les déclarations d'impôts.

En vrac sur le linoléum les années se mélangeaient.

Moi, au milieu, frappé par une ancienne carte postale, ça, une cascade, le paysage bruyant de mon souvenir ?

Comme si soudain les mêmes chutes d'eau faisaient moins de boucan et d'éclaboussures.

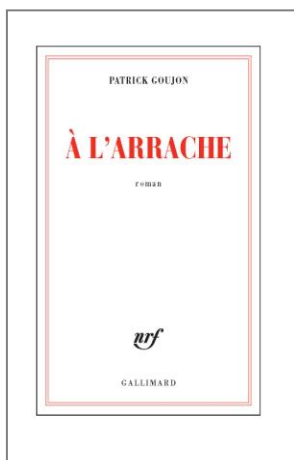
Déçu, j'avais laissé tomber la carte postale et je continuais à piocher dans les paquets de photos.

Sur l'une d'elles, Claire forme une visière de la main gauche pour abriter ses yeux du soleil napolitain. Du coup, son sourire c'est sa bouche alors que d'habitude son sourire c'est ses yeux. Elle porte un débardeur blanc qui sort jauni sur la photo. La rondeur floue de ses épaules, c'est pas croyable que ce sur quoi on fasse le point avant d'appuyer sur le déclencheur ce soient les immeubles crados avec le linge qui pend aux fenêtres et les boutiques derrière avec leurs tourniquets de cartes postales et de porte-clefs en bois d'olivier, on demande de plus bouger et bêtement ce qu'on pense immortaliser c'est le cadre. Je passe un

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 24 février 2011.
Dépôt légal : février 2011.
Numéro d'imprimeur : 78480.*

ISBN 978-2-07-013293-5 / Imprimé en France.

181616



À l'arrache

Patrick Goujon

Cette édition électronique du livre
À l'arrache de *Patrick Goujon*
a été réalisée le 02 mars 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070132935).
Code Sodis : N48675 - ISBN : 9782072439704.
Numéro d'édition : 181616.